

—Eh bien, je vous accompagnerai dit Maximilien Heller d'un ton résolu ; il faut que je sache tout ce que cela signifie. Voilà la première fois depuis deux ans que je mets le pied hors de cette chambre. Il me semble que j'entre dans une vie nouvelle. Que direz-vous si j'arrachais cet homme à l'échafaud ? Ce serait curieux, n'est-ce pas ? je deviendrais philanthrope ! Mais non, ce n'est pas par amour de l'humanité que j'agis ainsi, c'est au contraire pour prouver à la société tout le vice de son organisation, puisque sans moi, et si les choses suivaient leurs cours naturel, un innocent mourrait condamné par la sentence des hommes.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

—Êtes-vous donc sûr que Guérin ne soit pas coupable ?

—Oui.

—Vous vous faites fort de démontrer son innocence ?

—Oui.

—Et de trouver le véritable auteur du crime ?

—Oui.

Il arpenta la mansarde à grands pas, comme un lion impatient de briser les grilles de sa cage.

—Oui, dit-il avec exaltation, je veux reparaitre au grand jour ! Oui, je rentre aujourd'hui dans ce monde dont je m'étais volontairement exilé ! Il y a là un mystère que je veux percer, des ténèbres que je veux sonder. J'ai résolu les plus difficiles problèmes sociaux ; pourquoi ne résoudrais-je pas de même celui-là ? Je veux, le jour où les hommes dresseront l'échafaud de ce malheureux, me présenter devant eux, traînant à mes pieds le vrai coupable, le jeter en pâture au bourreau et reprendre l'innocent. Mais ne croyez pas que je m'intéresse à cet homme. Que m'importe qu'il soit tué ou non ?

Maximilien était transfiguré. Son visage creusé et pâli par une longue souffrance s'était éclairé d'une flamme surnaturelle ; ses membres alanguis par la fièvre avaient repris toute vigueur. Ses gestes étaient fermes, sa belle tête se relevait fièrement.

Je me souviens encore après tant d'années écoulées de la vive impression que firent alors sur moi la voix et l'attitude de Maximilien Heller. J'éprouvai d'abord une sorte de surprise inquiète. Je craignais, je l'avoue, que cette emphase, ce ton prophétique ne fissent comme le signe précurseur de quelque dérangement cérébral dont j'avais cru surprendre, à plusieurs reprises, les premiers symptômes chez M. Heller. Je pris sa main : elle était froide ; son pouls battait régulièrement. Mes yeux rencontrèrent les siens. L'expression calme et résolue de son regard me frappa. Je ne puis dire quel sentiment de bonheur, de gratitude envers la Providence envahit alors mon cœur. La vérité venait de m'apparaître ; je l'avais lue dans le clair et limpide regard de Maximilien. Je souris en pensant à l'amertume un peu forcée qu'il avait cru devoir mettre dans ses paroles. Pauvre philosophe ! en vain essayait-il de s'abuser encore sur ces véritables sentiments ! Non, ce n'était pas une haine implacable contre la société et ses lois qui lui inspirait cette résolution si belle et si généreuse. Mais Dieu venait de jeter sur sa route un malheureux à consoler, un innocent à arracher au bourreau, et le cœur de Maximilien s'était attendri de pitié en face de cet infortuné sur lequel la justice des hommes allait s'appesantir. Un intérêt noble, élevé, puissant donnait maintenant à sa vie une direction et un but. C'était comme un lien fort et mystérieux qui le rattachait à ce monde dont il s'était brusquement séparé, en un jour d'orgueil, de douleur peut-être...

Je laissai retomber sa main que j'avais gardée quelques instants dans la mienne.

—Dieu soit loué ! pensai-je, Maximilien vivra !...

VI

M. Heller ouvrit une petite armoire et en retira une longue redingote brune et un chapeau d'une forme antique. Le philosophe ne paraissait avoir aucune prétention à l'élégance.

—Il va bientôt être midi, dit-il, comme pour m'expliquer l'impatience que trahissaient tous ces gestes ; il serait peut-être temps de partir.

—Soit, répondis-je ; nous aurons tout le loisir d'examiner le lieu du crime.

—Et c'est chose importante murmura le philosophe en m'ouvrant la porte.

—Nous montâmes en voiture. Une demi-heure après, nous étions arrêtés devant le No 102 de la rue Cassette.

Je sonnai, et bientôt la lourde porte cochère roula sur ses gonds avec un bruit sourd. Nous entrâmes dans une cour humide et mal pavée, où l'herbe était si abondante, qu'un nombreux troupeau eût pu y trouver sa pâture.

Au fond s'élevait un grand bâtiment à quatre étages dont toutes les persiennes étaient fermées. On arrivait par quatre ou cinq marches à une porte en chêne, percée d'un judas. Un gros fil de fer traversait la cour et servait à ouvrir la porte cochère sans qu'on fût obligé de sortir de cette maison, qui ressemblait à un château fort de lugubre apparence.

Maximilien souleva le lourd marteau de fer qui, en retombant, fit gémir les longs corridors. La meurtrière s'ouvrit et se reforma brusquement, la porte s'entre-bailla, et nous pûmes apercevoir un petit vieillard, mince et fluet, en culotte courte, qui considérait avec des yeux égarés le costume bizarre et le visage plus bizarre encore du philosophe.

—Monsieur, lui dis-je pour calmer son effroi, M. le docteur B..., ne pouvant assister à l'expertise qui a lieu aujourd'hui, m'a prié de le remplacer.

—Ah ! très bien, monsieur, fit le petit homme en ouvrant la porte pour nous laisser passer... Excusez-moi, mais nous sommes si bouleversés par cet horrible accident !... Ce pauvre M. Bréhat-Lenoir, ce bon maître !... Lui qui avait tant peur des assassins et qui se barricadait avec tant de soin dans sa chambre !... C'est affreux, n'est-ce pas messieurs ? Donnez-vous donc la peine d'entrer dans cette salle ; lorsque ces messieurs de la justice seront arrivés, je viendrai vous prévenir.

Il nous introduisit dans une grande pièce tendue de tapisseries anciennes dont le dessin était presque effacé. Quatre fenêtres donnaient sur un jardin triste et sombre, planté de grands arbres et entouré de murs élevés couverts de lierre.

Le philosophe s'avança vers une de ces fenêtres et appuya contre les vitres son front pâle.

Nous restâmes ainsi dix minutes, moi l'observant en silence tout en me promenant dans la salle, lui, le corps agité par une impatience fébrile, le front contracté, les yeux fixes et brillants.

Un pas lourd et inégal retentit bientôt dans le corridor. Maximilien releva vivement la tête ; le moindre bruit paraissait faire sur lui une grande impression.

On ouvrit la porte qui communiquait au jardin, le sable craqua et un homme de forte stature, un peu courbé, aux cheveux blanchis, passa rapidement sous les fenêtres.

A la vue de cet homme, le philosophe tressaillit et se recula vivement comme s'il eût posé le pied sur un serpent.

—Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je, étonné de cet émotion singulière.

—Ce n'est rien... ce n'est rien... me répondit-il d'une voix sourde ; j'ai eu, je crois, un éblouissement.

Il reprit sa position près de la fenêtre et suivi des yeux l'inconnu, qui, après avoir traversé le jardin en ligne diagonale, sortit par une porte cachée sous le lierre. Nous attendîmes quelques minutes encore.

Bientôt la figure pâlotte du petit intendant, M. Prosper, apparut à la porte de la salle.

—Ces messieurs ne m'ont-ils pas appelé ? demanda-t-il timidement.

Le brave homme avait un désir évident d'entamer la conversation, et moi-même j'étais assez disposé à lui adresser quelques questions.

—Il fait bien chaud ici ! lui dis-je ; ne pourriez-vous pas ouvrir cette fenêtre ?

Il grimpa sur une chaise avec l'agilité d'un écureuil et fit ce que je lui demandais.

—Voilà une heure ! dit-il en jetant un coup d'œil sur une grande pendule en cuivre placée sur la cheminée. Ces messieurs sont en retard.

—Dites moi franchement, monsieur l'intendant, fis-je en le regardant dans les yeux, croyez-vous que l'homme qui été arrêté hier soit coupable ?

Le front du petit vieillard s'illumina ; il écarquilla ses yeux gris, et prenant une prise de tabac avec toute la majesté et toute la grâce d'un marquis de l'ancien régime :

—Monsieur, me dit-il de sa voix flûtée, il est bien grave d'accuser un homme, lorsqu'on n'a pas entre les mains des preuves certaines et évidentes. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il y a contre ce Guérin les plus accablantes présomptions. Il me semble encore l'entendre me dire dans son patois : " Il y a d'rats dans m'chambre... faut qu' j'aïlle chez l' rebouteux acheter de l'arsonic ! "

—Il vous a vraiment dit cela ? demanda vivement Maximilien...

—Aussi sûr que je vous parle...

—C'est singulier !

Et le philosophe retomba dans sa rêverie.

—Mais quelle est donc, ajoutai-je encore, cette histoire de testament qu'on a mêlée à tout ceci ?

Le visage de belette du petit intendant prit une expression malicieuse.

—Ah ! voici... me répondit-il. Vous savez que mon maître était, sauf votre respect, un fier original. Il était brouillé, depuis près de